

« La colonne vertébrale de l'histoire occidentale... »

Pour le centième anniversaire de la naissance de Diether Lauenstein

Günter Kollert

Diether Lauenstein est né le 8 avril 1914, à Herford en Westphalie et il grandit dans des conditions modestes. Il étudia la théologie, la philosophie, le sanscrit, l'indianisme, la science des religions à Tübingen et Marburg ; il acquit la connaissance des langues tibétaine, chinoise et hindie. Son travail — *L'évolution du concept de la Bhakti sous les plus anciennes représentations de l'Hindou* — fut couronné d'un prix et par la suite reconnu comme une thèse. Entre temps, il fréquenta le séminaire des prêtres de la Communauté des Chrétiens. Mobilisé, il fut par deux fois gravement blessé en Russie et perdit une jambe. À l'université de Greiswald, il continua ses études avec comme point principal la linguistique indo-germanique, devint maître de conférence et passa sa thèse en 1945, avec un travail sur le système Hathayoga.

Après la guerre, il reçut un prix de journalisme anglais et fonda un quotidien en Est-Westphalie. En 1946, il fréquenta de nouveau le séminaire des prêtres et fut ordonné la même année. Il fut d'abord envoyé à Tübingen où bientôt le cercle des étudiants se forma autour de lui, dont devait naître les cellules souches de l'hôpital communautaire Witten/Herdecke.

D'autres lieux d'activités furent Essen et Bochum. Ses cercles d'étudiants locaux, avec comme point d'entretiens particuliers, entre autres, la mythologie grecque et germanique, les philosophies d'Aristote et de Fichte, marquèrent le chemin de vie de nombreux responsables, aujourd'hui encore en activité. En outre, il participa à la fondation de deux foyers d'étudiants et un service de soins à domicile. En tant que conférencier et maître de conférence il déployait un grand cercle d'activité.

La confrontation avec la sociologie et la philosophie, d'imprégnation marxiste à l'époque dans la politique et au sein de l'université, appartenait au champ des initiatives des hôpitaux communautaires impulsées par son compagnon de route, Gerhard Kienle ; dans son ouvrage *Le Je et la société*, il produisit une contribution vigoureuse d'accompagnement.

En 1974, une inflammation pulmonaire le contraignit à renoncer au travail à Bochum. Dans le climat sec de la Namibie et il retrouva une guérison profonde. Il vivait néanmoins par intervalles à Herdecke, où il soutenait Gerhard Kienle et son cercle à la fondation de l'Université Witten/Herdecke.

Dans son dernier ouvrage, il compila des textes de l'Ancien Testament qui sont d'importance pour le Nouveau. Son épouse Hedwig Dorothea Lauenstein-Herminghaus (1922-2007), en réalisa l'illustration — il s'était marié à 69 ans — avec des dessins qui s'orientent sur les œuvres antiques. À la fin, il subit une grave atteinte de sa faculté de mémorisation et mourut dans la nuit du 17 au 28 décembre 1990.

En dehors des œuvres déjà mentionnées, Lauenstein laissa une série d'ouvrages qui, de son temps, connurent en partie plusieurs éditions et de nombreux lecteurs : *Le Messie. Une investigation biblique* (1971), *Le mystère de la baleine. Moby Dick de Herman Melville et l'Ancien Testament* (1973), *Le cours de la vie et ses lois* (1974 et suiv.), *Les quatre modèles du penser* (1976), *Le Mystère d'Éleusis* (1987).

Peu de temps après sa mort, Diether Lauenstein se trouvait déjà sur la voie de devenir un « oublié », comme ce fut le cas pour Immanuel Hermann Fichte ou bien Ignaz Paul Vital Troxler pour leur postérité. L'édition de ses projets théologiques, en grande partie inconnus jusqu'à présent, en 2011¹, le remit en mémoire — et orienta le regard sur ses essais et projets abandonnés en philosophie et indianisme, qui sont à présent publiés sous le titre *Dignité de l'être humain* dans un second volume de son recueil d'écrits, accompagnant un troisième volume *Le cours de la vie humaine à la lumière de la Bible* avec des textes rassemblés sur l'étude de la biographie². Les circonstances ont fait que ceci arrive justement 100 ans après sa naissance !

S'engager pour l'esprit de la Grèce

« Ma préoccupation se trouve dans (sic) la collaboration à la vertu de plusieurs millénaire durant lesquels les concepts de la science ont été forgés. L'abandon passif au monde extérieur et l'acceptation passive des concepts déjà formés, ne peut absolument pas être assez énergique... L'activité commence cependant là où j'aperçois l'abondance des concepts, qui ne peut être en aucun cas infiniment grande, et j'observe ce qu'un tel instrument, à chaque fois, produit ou ne produit pas. Les sciences sont largement poussées sans une réflexion suffisante des concepts qui leur ont été transmis ; dont le grandiose élargissement est évident chez Goethe — aussi bien, dans la *Farbenlehre* que dans la métamorphose des plantes — mais la guérison des concepts repose dans l'histoire. Si déjà les racines mises à sa disposition chez Platon et les pré-socratiques et leur utilisation ultérieure en est jugée, le scientifique en gagne un peu plus de liberté et peut en adresser plus

¹ *Der neu zu schaffende Mensch [l'être humain à créer de neuf]*, Stuttgart 2011.

² Chez Meyer/Info3 verlag.

dans ses objets d'étude. Ce n'est pas seulement une image harmonieuse du monde, mais les déchirures dans celle existante qui sont intéressantes pour le scientifique... À cet endroit se trouve l'activité anthroposophique, en aucun cas seulement à côté de celle passive de la science, mais au contraire une activité y est apportée au sein de la science passive. Les deux éléments doivent soigneusement rester séparés... L'épine dorsale, sur laquelle l'histoire de l'Occident peut continuer à être conduite, c'est l'histoire de ses concepts. »³ Lauenstein a exemplairement été conforme dans ses travaux à cette confession envers la fidélité et la continuité historique de la formation conceptuelle.

Depuis Socrate, Platon et Aristote, le chemin mène à Plotin, à ce « grand esprit de la Grèce, qui se leva en tant qu'Hellade et fut longtemps une province romaine », comme Lauenstein faisait remarquer un jour dans une conférence. Une chose est la voie du penser grec vers la mystique, telle qu'elle culmine dans l'œuvre de Plotin, une autre la relation originelle de la philosophie aux cultes de l'initiation et des Mystères de la Grèce ; deux ouvrages furent consacrés par lui à ces derniers.

Par Augustin, dont les écrits « éduquèrent l'Occident latin-chrétien mille ans durant », l'évolution ultérieure du penser se rattache au Christianisme de Plotin. De lui une ligne conduit à Fichte, le « penseur mystique du Je »⁴. L'attention de Lauenstein fixée sur la conception du monde d'Aristote et Fichte n'est pas l'expression de deux préférences isolées, mais au contraire, la transformation d'un cheminement possible, mais rarement parcouru, que Rudolf Steiner décrivait ainsi : « Si vous poursuivez... la formation conceptuelle d'Aristote par Fichte, vous en arrivez à l'anthroposophie ». Lauenstein partit d'une évolution de la philosophie sur la mystique et il a exploré ce contexte sous divers points de vue,⁵ et le redécouvrit aussi dans l'Inde pré-chrétienne : « La philosophie grecque, lors de sa naissance par Thalès (600 ans av. J.-C.), était donc 200 ans plus jeune que sa sœur indienne. Ce n'est qu'après l'an 900 qu'elle déboucha par Plotin (205-270) nettement dans la mystique. Mais la philosophie hindoue clôt ce même cercle, au maximum après une évolution de 400 ans, par le Yoga et par le Bouddhisme. La lutte de cette évolution précoce qui fut la sienne est donc incomparablement plus étroite, et l'élément mystique en elle incomparablement plus fort. Car le Yoga est mystique. Mystique et philosophie dépendent donc pareillement et étroitement l'une de l'autre en Inde, comme en Occident depuis Plotin. » — Raison suffisante pour publier les écrits indianistes laissés par Lauenstein ensemble avec ceux sur la philosophie grecque. Il s'agit de deux considérations parues dans les années 40 : *La Bagavadgita. Le document d'un Tournant des âges* (1940) et *Le cœur de la Terre. L'hymne à la Terre dans l'Atharvaveda* (1948). Une exposition concise des origines et des empreintes diverses du Yoga (de laquelle provient la citation sur la mystique et la philosophie) et une description aimable et vivante d'un voyage dans le Nord de l'Inde et au Népal (1967).

Non pas du haut de sa tour d'ivoire

À sa façon, Lauenstein, dans ses conférences et essais, approche l'idéal de la pédagogie populaire que Rudolf Steiner décrivait ainsi dans son chapitre sur Fichte de l'ouvrage *Des énigmes de l'âme* : « Pourtant, pour celui qui en la possibilité, c'est de se transposer dans toute la vie de cette idée, et non pas en particulier, de se représenter qu'un temps viendra où l'on pourra couler des idées de Fichte sous une forme compréhensible à tout un chacun qui veut se faire des représentations sur le sens de cette vie. Même pour la plus simple des âmes-cœurs humaines, qui se trouvent loin de ce qu'on appelle le penser philosophique, ces idées pourront être parfaitement accessibles. Car elles ont reçu, certes, leur structure philosophique du caractère qu'avait adopté l'évolution des idées dans les cercles des penseurs au tournant du 18^{ème} au 19^{ème} siècle ; mais leur énergie de vie, ils en disposaient cependant alors à partir d'expériences de l'âme qui étaient présentes en tout être humain. Assurément, le temps n'est pas encore venu aujourd'hui, dans lequel une telle coulée des idées fichtéennes, à partir du langage de la philosophie de son époque, serait pleinement possible sous une forme d'expression généralement humaine. Ces choses ne deviendront possibles qu'avec la progression graduelle de certains genres de représentations dans la vie spirituelle. Ainsi, comme Fichte fut lui-même contraint de porter ses expériences d'âme aux sommets de ce qu'on appelle habituellement le penser abstrait, que l'on trouve froid et ennemi de la vie, ainsi est-il possible, seulement dans une mesure limitée dans le présent, de faire descendre ces expériences de l'âme de ces hauteurs sur la Terre. »

Donc comme Fichte, dans ses cours publics à l'adresse des êtres humains, transmet « le plus profond⁶ » de lui-même, ainsi Lauenstein, dans ses accès à une meilleure compréhension de Fichte où il renvoya sans cesse à la progression vers Fichte, rendue possible par Steiner, et fonda en même temps une religion sous une forme idéelle limpide. Il approche de l'idéal du philosophe à la mesure de Fichte au plus près dans la

³ Lettre de Lauenstein à Bodo Hamprecht du 17 mai 1983.

⁴ *Water Johannes Stein/Rudolf Steiner. Documentation d'une collaboration ouvrant des perspectives*, Dornach 1985, p.42.

⁵ Voir Diether Lauenstein : *L'être humain à créer de neuf*, à l'endroit cité précédemment, pp.388 et suiv.

⁶ J. G. Fichte : *L'instruction vers une vie bien-heureuse*, Stuttgart 1982, p.182 (post-face de Lauenstein).

conférence : *Les quatre modèles du penser de l'Occident*. Étant donné que cela offre aussi un aperçu introductif de presque tous les motifs des travaux rassemblés ici, cela a été placé au début du volume. Pour autant que l'éthique entre en considération, Lauerstein avait à cœur de réhabiliter « l'impératif catégorique de Kant », à l'occasion de quoi Kant entre dans un rapport à Fichte et Steiner que Lauerstein compare à un pharisien noble comme Hillel ou Gamaliel, par rapport à Jésus.

Diether Lauerstein ne se situait pas dans une tour d'ivoire en s'en satisfaisant vis-à-vis du savoir de la science. Son penser se mouvait beaucoup plus constamment dans le milieu partagé avec Gerhard Kienle d'un projet de politique culturel et de santé : la maison Fichte à Tübingen, l'hôpital communautaire et l'Université dans la région de la Ruhr. La grande investigation « *Le Je et la société. Introduction à la sociologie philosophique en opposition à Max Weber et Jürgen Habermas dans la manière du penser de Plotin et Fichte* » devait éclairer des initiatives pensées en tant que contributions pour une culture universelle. Dans les espoirs, que nourrissait Lauerstein pour la réorganisation de l'Europe centrale après la guerre mondiale, se mêlait, sur ses entrefaites, le pressentiment qu'une éthique et une image de l'être humain, qui finalement provenaient des jours de Kant, pourraient échouer à la fin du 20^{ème} siècle et que de nouveaux dangers menaçaient l'individualité violemment attaquée au milieu du siècle : « La société industrielle (...) tend à une gestion, qui décide de tout ce qui est important, non seulement pour la production, mais encore pour toute la vie. État et économie s'y amalgament. Le cours de la chose vise à l'État total avec de petits groupes d'une plus haute technicité scientifique biologique et provisoirement aussi d'intelligence psychologique. Avec ces groupes vivent, sous des contraintes du travail, des masses constituées de spécialistes et de manœuvres. La prééminence des États entre eux s'oriente selon la formation et le nombre de leurs spécialistes. La grande armée des manœuvres tombe dans la déchéance suite à son manque de facultés intelligentes, sur lesquelles doit s'appuyer toute activité importante dans la technique. La foule est dirigée psychiquement par le divertissement et l'information ; leur gouverne corporelle, médicale et biologique devient aussi pour le coup possible, de sorte qu'ensuite les sciences naturelles sûres pourront aussi dissoudre la psychologie qui manque de clarté. »⁷

À partir de l'amour vers l'individu

Lauenstein reconnut très tôt que la paralysie menaçait intérieurement l'individualité, outre le nouveau danger de l'extérieur : « Une grande partie de notre population ne sait plus apprécier notre *GrundGesetzt* dans sa première phrase. » Les mots d'introduction de son essai *La découverte de l'individualité de l'être humain*⁸ sont d'une actualité oppressante : « La dignité de l'être humain, ainsi le lit-on dans la *GrundGesetzt*, est intangible. Pourquoi ? La nature n'a-t-elle pas aussi sa dignité, à laquelle il nous plaît si facilement de porter atteinte ? Si l'être humain a sa dignité, et certes une dignité particulière, qui le distingue des autres êtres vivants, cela doit bien avoir une raison. Une telle raison ne peut pas reposer dans ce qui est aussi existant chez d'autres êtres : dans l'espèce, dans le genre. Tout être humain individuel est plus qu'un simple exemplaire de l'espèce. Il est unique en son genre, il est ce qu'on appelle un individu. Dans notre présent, le sentiment pour l'importance de l'individu menace de se perdre, celui du groupe et de la société semble être plus important. Le sentiment pour l'importance de l'individu ne peut qu'être éveillé, si l'on sait aussi ce qu'on veut dire par ce mot, si l'on s'efforce à une compréhension de l'individu. Il n'y a de groupe digne de l'être humain, de société digne de l'être humain, que là où l'on sait ce que signifie *la dignité de l'être humain*. »

Lauenstein a réfléchi toute sa vie durant sur l'essence du cours de la vie humaine. Devant son regard intérieur il se retrouva finalement devant une doctrine achevée de la structure du temps de l'individualité. Dont le contour devient visible lorsque l'on complète les trois conférences *Le cours de la vie et ses lois* par des paragraphes relatifs tirés de ses investigations : *Le Messie*, *Le Je et la société* et *Le mystère de la baleine*. La brève préface sur le petit ouvrage sur le cours de la vie dit : « Parmi ces trois conférences sur la biographie la première emprunte sa masse interne au récit de la Création biblique et la dernière à la doctrine paulinienne de l'Ange. La conférence centrale apporte des observations immédiates de la vie et peut, pour cette raison, être lue pour elle-même ou bien avant les autres. » Avec la référence incluse à la Genèse et à la doctrine de l'Ange et entièrement dans le chapitre christologique qui achève *Le Messie* — qui peut être pareillement lu pour lui-même — Lauenstein ouvrit un nouveau domaine. À l'horizon biblique christique du cheminement de la vie humaine, il consacra toute son attention et à la lumière du discernement ainsi conquis, sont élaborés les points de vue philosophiques, anthropologiques et de vie pratique.

« De tout être humain pensant... il est à attendre que les concepts utilisés par lui soient aussi largement percer à jour et aussi précisément utilisés que s'il les avait lui-même découverts. De ce fait seulement, il

⁷ *Le Je et la société*, Stuttgart 1974, p.328.

⁸ *Die Drei*, 1974, pp.353 et suiv.

commence à se reconnaître lui-même devant les événements de sa vie, c'est-à-dire à se laisser inciter par des perceptions à conquérir une participation consciente au royaume des idées. Ici se laisse accomplir un nouveau pas dans la compréhension d'une entité spirituelle présente en tout être humain connaissant. Lentement, en cherchant et en connaissant, il chemine sur son propre chemin dans le royaume de l'esprit ; le cheminement se déroule autrement chez tout un chacun, parce que personne ne peut commander son discernement ; même l'idée subite arrive, quand et où elle arrive justement. Ce cheminement cognitif solitaire est quelque chose d'autre et il se trouve plus haut placé que la série des vécus de l'âme qui forment normalement le contenu d'une biographie. La série des expériences vécues naît par la rencontre de l'être humain corporel d'avec le monde. Le cheminement cognitif naît cependant du jeu d'interactions des possibilités de l'âme d'avec un inconnu de nous ou bien d'avec des lois intérieures de l'esprit que nous pressentons seulement dans la structure des idées. Ainsi se dégage, à côté de la biographie physique et de l'âme, une seconde biographie spirituelle. »⁹

Lauenstein avait à faire à la *biographie spirituelle*. Il se peut que ce soit la raison pour laquelle il renonça à prendre position de son temps sur une tendance, sans doute prévisible pour lui, à l'égard d'une considération psychologique du cours de la vie. Depuis 1974 cette évolution de l'histoire des mentalités du monde culturel occidental a laissé des traces derrière elle, des traces qui confèrent désormais aux idées de Lauenstein sur le cours de la vie une nouvelle actualité supplémentaire. La nouvelle publication ne se justifie donc pas seulement de nouveau de l'objectif des travaux de Lauenstein sur la biographie et ses contributions — qui par un examen plus précis ne sont qu'*apparemment* conservatrices — mais sur l'organisation de la vie, et plus encore dans une mesure spirituelle.

Lauenstein appelait cela une « joie laborieusement céleste »¹⁰ d'avoir édité « *L'instruction pour une vie bienheureuse* » de Fichte. Une telle joie fut aussi celle qui jaillit de ces trois volumes désormais disponibles afin de servir le *legs de pédagogie populaire* de Diether Lauenstein.

Die Drei, 4/2014.

(Traduction Daniel Kmiecik)

⁹ *Le Je et la société*, à l'endroit cité précédemment, pp.264 et suiv.

¹⁰ *Das Goetheanum* 41/1984, pp.318 et suiv.